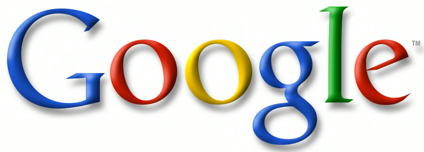


LE

POSITIVISME POUR TOUS

EXPOSÉ ÉLÉMENTAIRE

DES

PRINCIPES DE LA PHILOSOPHIE POSITIVE

PAR

LOUIS ANDRÉ-NUYTZ

PRÉCÉDÉ D'UNE PRÉFACE

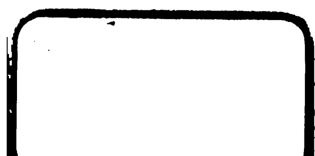
PAR É. LITTRÉ

UN FRANC

PARIS
ARMAND LE CHEVALIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
61, RUE DE RICHELIEU
LIBRAIRIE DES SCIENCES SOCIALES
13, RUE DES SAINTS-PÈRES

1868


SE TAIRE
FAIRE



LE
POSITIVISME POUR TOUS

IMPRIMERIE L. TOINON ET Ce A SAINT-GERMAIN

LE

POSITIVISME POUR TOUS

EXPOSÉ ÉLÉMENTAIRE

DES

PRINCIPES DE LA PHILOSOPHIE POSITIVE

AR

LOUIS ANDRÉ-NUYTZ

PRÉCÉDÉ D'UNE PRÉFACE

PAR É. LITTRÉ

PARIS

ARMAND LE CHEVALIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

61, RUE DE RICHELIEU

LIBRAIRIE DES SCIENCES SOCIALES

13, RUE DES SAINTS-PÈRES

—

1868

Vignaud
4-19-30

PRÉFACE

Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature, a dit le fabuliste. C'est particulièrement la loi de ceux qui appartiennent à une même philosophie, aux mêmes principes intellectuels, aux mêmes aspirations morales. Les causes communes font les efforts communs; aussi ai-je satisfaction à joindre mon nom au nom de l'auteur de cet opuscule, et quelques pages à ses pages.

Personne plus que moi n'a regretté la chute de nos libertés en 1851, mais personne plus que moi n'a compté que le cours du développement de nos sociétés européennes triompherait de cette perturbation. La vie est courte, et la politique est longue, dirais-je en détournant l'aphorisme hippocratique. Dans l'accomplissement d'une destinée mortelle, il faut toujours voir deux vies : l'une de lutte, de victoire ou de défaite, de cœur déchiré ou triomphant : l'autre plus sereine qui se rattache aux lois des choses et de l'histoire. L'office de la première est de servir la seconde; l'office de la seconde est d'assurer et de consoler la première.

Lorsqu'à la suite de la défaite provisoire de la grande révolution, la réaction spiritualiste eut ravivé des opinions auxquelles toute nouvelle découverte porte un nouveau coup, ce fut la mode de contester au XVIIIe siècle son surnom de philosophique; organe, disait-on avec mépris, d'une piètre doctrine, on le déclarait indigne de dénouer les souliers (pourquoi ne me servirais-je pas de cette image de l'Évan-

gile?) à toute haute métaphysique. Les événements philosophiques n'ont pas ratifié cet arrêt trop hâtif. Il n'est pas nécessaire de mentionner l'impuissance sénile de l'éclectisme, ce bâtard de la doctrine de Descartes et de celle de Hegel; il n'y a lieu de parler que du mouvement philosophique qui agita l'Allemagne; celui-là fut original, et eut pendant quelque temps une grande action sur les esprits allemands, sans pouvoir cependant s'étendre beaucoup au delà. Mais, à un moment où l'originalité eût été de faire de la positivité, il ne fit que de la métaphysique et en partagea toutes les fragilités. Aussi, dès à présent, dans la patrie de Schelling et de Hegel, un groupe d'esprits scientifiques s'en détache pour entrer dans le matérialisme, c'est-à-dire retourner au XVIIIe siècle, preuve de toute l'avance qui dès lors avait été prise.

L'originalité philosophique du XVIIIe siècle consiste en deux points essentiels : le premier fut d'asseoir toute la doctrine sur la sensation et d'en tirer une doctrine des premiers principes qu'il nomma idéologie ; le second fut de concevoir qu'à ce moment et dorénavant une philosophie digne de ce nom devait toucher à la société, c'est-à-dire en modifier la religion et la politique. Il bannissait les idées innées et nécessaires, ce fut sa force ; il prenait une idéologie pour une philosophie, ce fut sa faiblesse.

Le XVIIIe siècle a donc été le vrai continuateur de la philosophie antécédente ; car il la porta plus près de la positivité. Les échappatoires subséquentes par la métaphysique furent des déviations ; et, s'il devait y avoir un pas, il ne pouvait se faire que du côté de la science positive. Ce pas a été fait, et la philosophie positive a pris naissance.

La philosophie du XVIIIe siècle est quelque chose de complexe où il faut se reconnaître. Voltaire croyait en Dieu sans croire à l'immortalité de l'âme. J.-J. Rousseau croyait aux deux, commandait, dans *le Vicaire Savoyard*, à ceux qui n'avaient plus la foi de dissimuler leur défection, et voulait même que l'État sévît contre l'athéisme. Condillac

était spiritualiste. Diderot et d'Alembert étaient matérialistes. Dans ce mélange hétérogène, le choix est déterminé, en considérant que, comme chaque science particulière élimine de son domaine la théologie, il faut estimer toute doctrine générale suivant qu'elle s'approche davantage de ce type fourni par la science particulière; c'est la remarque profonde de la philosophie positive qui me prête sa lumière pour décider entre ces illustres meneurs du XVIIIe siècle.

Prenons donc, comme il convient, Diderot et d'Alembert pour la vraie expression de la philosophie du XVIIIe siècle, et nions avec eux tant la théologie révélée que la théologie naturelle; car en cette négation la philosophie du XVIIIe siècle et la philosophie positive coïncident complétement. Mais la philosophie du XVIIIe siècle nie d'après un principe absolu, et la philosophie positive, d'après un principe relatif.

Avant de montrer le caractère abstrait de ces deux genres de négations, j'en veux montrer le caractère concret dans un exemple. On sait ce que les religions ont été pour le XVIIIe siècle : une invention de prêtres subtils et de princes avisés qui subjuguèrent par la superstition les peuples crédules, et, dans tous les cas, un obstacle permanent qu'il a fallu vaincre et fouler aux pieds pour arriver à l'âge des lumières. Au contraire, la philosophie positive les considère comme des étapes que l'esprit humain a suivies, comme des institutions naturelles qui ont eu leur part indispensable dans l'évolution, comme des conceptions que les hommes amendent, réforment, écartent, suivant les degrés de science et de civilisation. Seul, au XVIIIe siècle, Turgot entrevit cette grande idée, à laquelle la philosophie positive a donné une pleine consistance, et par laquelle sa négation diffère essentiellement de la négation antécédente.

Le caractère abstrait porte sur la notion de cause. Ceux qui écartèrent l'idée d'une cause première y ont substitué une régression de causes et d'effets à l'infini. Une régression infinie de causes ne peut pas plus être acceptée par la

philosophie positive qu'une cause première. Jusqu'à l'analyse pénétrante de Hume, on a pensé qu'entre la cause et l'effet il existait un rapport métaphysique et nécessaire qui les liait l'une à l'autre, de sorte que l'esprit humain était toujours obligé d'admettre une cause là où il voyait un effet. Cet enchaînement ontologique est désormais détruit, et il est démontré en physiologie psychique que nous ignorons absolument la nature du lien entre la cause et l'effet, et qu'il n'y a là pour nous qu'un fait d'expérience, à savoir que, autant que nous avons expérimenté, tel antécédent est toujours suivi de tel conséquent. Du moment que l'expérience seule est l'origine de la notion de cause et d'effet, manifestement il est impossible de l'étendre au delà de la limite de l'expérience. C'est à cette limite qu'est coupée la régression à l'infini des causes et des effets. Plus loin, il est aussi illusoire de nier que d'affirmer.

Mais, dira-t-on, puisque vous rejetez toute théologie, puisque vous n'admettez que des lois au lieu de providence, et qu'une vie physiologique au lieu d'une vie surnaturelle, quel intérêt avez-vous à séparer votre négation de celle du XVIII[e] siècle ? Pas d'autre intérêt que celui de reconnaître un fait psychique, à savoir la substitution d'une notion expérimentale à une notion métaphysique, et un fait cosmique, à savoir l'existence, à la borne de notre monde cognoscible, d'un monde incognoscible, immense et indéfini.

Ce qui vient d'être dit se rapporte au côté négatif, qui, comme on l'a vu par l'exemple tiré des religions, se montre bien différent en ses résultats, selon qu'il provient d'un principe absolu ou d'un principe relatif. Ce qui va être dit se rapporte au côté positif, bien plus important que l'autre, tout indispensable qu'est cet autre pour déblayer le terrain.

Voyons donc ce qui se fait, pour le côté positif, dans le camp qui nie, d'une part toute théologie soit révélée soit naturelle, et d'autre part toute métaphysique ; car c'est là le caractère d'une négation vraiment scientifique ; et celle

qui conserverait des lambeaux de panthéisme ou des fragments de rationalisme subjectif, celle en un mot qui ne mettrait pas en tout et partout une condition naturelle à la place d'une déité ou d'une entité ne mériterait pas un tel titre.

La question étant ainsi posée, il s'agit uniquement, on le comprend, de savoir s'il faut s'en tenir à la philosophie du XVIIIe siècle, la développer sous toutes ses faces, la prêcher avec conviction, et tâcher d'en faire le *Credo* universel, ou s'il faut pousser au delà, et chercher pour la pensée collective un principe plus consistant, que le XVIIIe siècle a entrevu, mais que l'état de la science d'alors ne lui permit ni d'embrasser ni de généraliser.

Il ne serait pas difficile, à ce point de vue de l'insuffisance de la science au XVIIIe siècle, de démontrer son insuffisance en philosophie. Mais à ces quelques pages que je mets ici en tête d'un écrit lui-même fort court, il convient mieux d'apporter un fait, un exemple. Ce fait, cet exemple, c'est la Révolution française, en qui vint se concentrer, comme en un foyer ardent et grandiose, toute la pensée philosophique du XVIIIe siècle et toute sa force sociale. Malgré ses fautes et ses malheurs, la Révolution a réussi en beaucoup de choses, en de grandes choses dont nous ne pouvons jamais être trop reconnaissants; mais elle échoua dans ce qui était le point décisif et le but suprême, à savoir le changement des croyances. Elles ont été grandement diminuées sans doute et ébranlées; mais elles n'en demeurent pas moins à la tête de la société politique et de l'éducation officielle. Et qu'on ne dise pas que cela arriva parce que la Révolution fut vaincue d'abord par la réaction, puis par un despote. Non, à son apogée et par la main de ses chefs les plus redoutés, elle inaugura le culte de l'Être suprême, c'est-à-dire le principe théologique lui-même. Après cette insuffisance sociale, il me paraît superflu de signaler l'insuffisance philosophique.

Pourtant tout annonce dans la société un changement

de croyance. La philosophie positive, qui voit venir ce changement, indique le fondement de la croyance nouvelle qui se prépare; c'est la science. La science? Le terme est bien général; et, s'il n'est pas précisé, toutes les doctrines pourront s'abriter derrière ce nom.

Depuis un grand nombre de siècles, des hommes épris de curiosité pour la nature des choses et ne songeant à modifier ni les sociétés ni les religions, ont fait des découvertes, enchaîné de longues suites de faits, et trouvé des lois; tout cela incohéremment, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, sans force sur la pensée générale à laquelle on ne s'adressait pas, avec une force souveraine sur la pensée particulière à laquelle on s'adressait. Mais un esprit puissant digne de couronner cette haute série s'aperçut que l'incohérence n'était qu'apparente, qu'une liaison secrète et nécessaire avait attaché l'un à l'autre les différents progrès, et qu'il suffisait d'arranger (le mot est petit, la chose est grande) toutes ces philosophies particulières en un ordre déterminé pour en voir sortir une philosophie, épurée de toute théologie et de toute métaphysique, ce qui est son côté négatif, et, ce qui est son côté positif, douée dans ce domaine général de la même efficacité que chaque science dans son domaine particulier. Il est beau de recevoir des mains de la science une philosophie nouvelle, au moment où les vieilles philosophies de la théologie et de la métaphysique s'affaissent et perdent leur empire.

Si l'on veut comprendre pourquoi la grande Révolution n'a pas réussi à opérer un suprême changement, on n'a qu'à étudier les doctrines sociales qui aujourd'hui sont les plus bruyamment proclamées; triomphant, elles ne pourront pousser à bout leur triomphe et demeureront à mi-chemin, car elles ne sont pas fondées sur la science positive. Puis, si l'on veut comprendre l'importance de l'ordre hiérarchique que la philosophie a introduit dans la science, on n'a qu'à rechercher si ces doctrines ont passé par l'étamine de l'histoire, et, avant l'histoire, par l'étamine de

la biologie, sans compter la discipline mentale qu'impose, pour arriver là, l'étude échelonnée des sciences inférieures. Ce n'est pas à moins que les conceptions sociales deviendront scientifiques ou positives, c'est synonyme. Je mêle constamment la politique et la philosophie; c'est qu'en effet, ce qui ne s'était jamais vu, la philosophie descend sur la place publique. Il n'en peut pas être autrement, puisque, au fond, il s'agit de substituer une croyance à une autre, la croyance scientifique à la croyance théologique. Le reste, quelque important qu'il soit, est pourtant secondaire.

Quoi qu'il arrive, l'esprit moderne ne peut plus échapper à une philosophie positive. La seule philosophie positive qui existe est celle d'Auguste Comte. Qu'on fasse plus, et nous irons à ce plus; mais, tant qu'on fera moins, fût-ce du XVIIIe siècle, nous nous tiendrons à l'ample doctrine qui fait des sciences particulières la science générale, et des lois de la nature la loi de l'esprit humain.

Août 1868.

É. LITTRÉ.

LE

POSITIVISME POUR TOUS

---

§ Ier

BUT DE CETTE BROCHURE

> **C'est pourquoi, l'observant de près ils envoyèrent des gens apostés, qui contrefaisaient les gens de bien, pour le surprendre dans ses paroles, afin de le livrer au magistrat et au pouvoir du gouverneur.**
>
> **Luc, ch. xx, v. 20.**

Nous avons vu se reproduire de nos jours, contre des professeurs soupçonnés de *positivisme* et de *matérialisme*, la manœuvre traditionnelle des *sacrificateurs* et des *scribes*. A part quelques défaillances, renouvelées de saint Pierre, le seul résultat obtenu fut d'attirer l'attention publique sur ces philosophes.

Dans ces conditions, nous pensons qu'il n'est pas sans intérêt de publier quelques renseignements sur la *philosophie positive*, que calomnient si volontiers ceux qui ne la connaissent pas.

Nous ne nous proposons pas, en écrivant ces pages, de faire une exposition complète du *positivisme*, dont la méthode et la doctrine exigent, de la part de celui qui veut les approfondir, une préparation spéciale et des études sérieuses; nous nous bornerons à indiquer les principes généraux sur lesquels il s'appuie, les tendances qui lui sont

propres, et à mettre en lumière les caractères qui le différencient des autres écoles philosophiques.

Notre intention, ici, ne peut donc pas être de former des adeptes; et nous renvoyons aux livres spéciaux ceux de nos lecteurs qui désireraient s'initier dans la connaissance de cette philosophie. (D'abord et avant tout, *Cours de philosophie positive*, par Aug. Comte. — Puis, subsidiairement, *Paroles de philosophie positive*, par M. Littré. — *La Philosophie positive*, Revue dirigée par MM. Littré et Wyrouboff. — *Auguste Comte et la philosophie positive*, par M. Littré.)

II

DÉFINITION

« Oculos habent et non videbunt. »
« .....Les nez ont été faits pour porter des lunettes... »
(VOLTAIRE, *Candide*.)

Pour étudier le monde, pour observer les faits et rechercher l'explication des phénomènes qui nous entourent, l'usage a prévalu, depuis longtemps, chez certains sages, de regarder les objets à travers des verres de couleur.

Chacun choisit, à l'avance, la couleur qui lui convient, en raison de son goût, de son tempérament, de son intérêt peut-être. Ceux-ci portent des lunettes rouges, ceux-ci de bleues..... d'aucuns les portent noires, « ce sont les lunettes de mes pères ! »..... d'autres, pour concilier leur amour du progrès avec la tradition, en portent de blanches (en verre opaque).....

Nos sages, « *de lunettes caparassonés, comme une tortue d'écailles* [1] », ont engagé entre eux de furieuses discussions.

1. Rabelais, liv. V, c. XVI.

— La vue du moindre pain à cacheter provoquait des batailles.— « C'est rouge, c'est bleu, c'est vert,... c'est noir. » Les bleus prouvent admirablement que ce n'est pas rouge, les rouges que ce n'est pas vert, les verts que ce n'est pas jaune, les jaunes que ce n'est pas noir; les noirs affirment que c'est noir parce que c'est noir. Et plus on raisonne, plus on s'obstine; et l'on a vu souvent les poings fermés se substituer aux arguments, pour tomber sur les lunettes.

Ces disputes purent présenter quelque intérêt, tant que toutes les couleurs imaginables n'eurent pas été employées ; à chaque paire de lunettes nouvelles, l'espoir renaissait; une note, inconnue jusque-là, allait se faire entendre dans le concert, c'était peut-être la bonne, c'était peut-être celle qui allait déterminer l'accord. — Mais, l'expérience faite, cette illusion tomba; le spectre solaire y avait passé tout entier, et il restait sans exemple qu'un lunetier fût parvenu à ramener à sa couleur un seul de ses adversaires.

Dans l'impossibilité d'inventer une couleur nouvelle, un de ces disputeurs eut, il y a peu, l'idée ingénieuse de se composer des verres de lunettes, en réunissant en mosaïque toutes les couleurs connues. Cette idée eut du succès ; son auteur fonda une école et parvint aux plus grands honneurs, grâce à l'à-propos avec lequel il sut toujours, suivant les circonstances, choisir le coin de ses lunettes par lequel il convenait de diriger son rayon visuel.

Mais, en laissant de côté les avantages que ce procédé put procurer à son inventeur et à ses disciples, on fut forcé bientôt de reconnaître qu'il n'y avait là qu'un expédient impuissant à faire avancer la question ; les disputes recommencèrent, les assertions les plus contradictoires continuèrent à se croiser, et les lunettiers se montrèrent aussi réfractaires que jamais à tout échange de conviction.

C'est dans ces circonstances qu'un homme vint, au nom du bon sens vulgaire, dire à ces disputeurs fanatiques :

« Si vous désirez vous entendre, commencez par ôter vos lunettes. »

Cet homme était Auguste Comte, le fondateur de la philosophie positive.

§ III

OBJET COMMUN AUX DIFFÉRENTES PHILOSOPHIES

L'objet de toute philosophie est d'établir certains principes qui, en s'imposant à tous les esprits, permettent de formuler des règles de conduite, auxquelles puissent se soumettre, de plein gré, les hommes destinés à partager une même existence sociale. — Ces principes doivent en même temps concourir à l'établissement d'une conception générale du monde, afin de donner satisfaction, d'une manière plus ou moins normale, au désir de savoir qui est un des caractères de l'espèce humaine.

Ce rôle social des philosophies se trouve rempli, non pas tant en raison de l'excellence de leurs principes, qu'en vertu de la généralité de l'assentiment qu'ils rencontrent. L'étude de ces principes, considérés en eux-mêmes, permet, sans doute, de déterminer le genre d'action, avantageux ou désavantageux, qu'une philosophie serait apte à exercer; mais, quels que puissent être d'ailleurs les résultats de cette étude, on est en droit de repousser toute philosophie devenue, pour des motifs quelconques, impuissante à produire la conviction.

Notre intention n'étant pas de faire, après tant d'autres, une œuvre de polémique, nous ne nous livrerons à aucune appréciation des différentes doctrines philosophiques. Que chacune d'elles continue tranquillement à se proclamer supérieure à ses adversaires ! Nous nous garderons de prendre part à ce débat aussi ancien que les philosophies

elles-mêmes. Nous allons nous borner à examiner les méthodes à l'aide desquelles elles prétendent établir leurs principes; nous rechercherons si ces méthodes sont aujourd'hui capables de réunir les esprits dans une même croyance, et, laissant de côté toute discussion oiseuse et surannée, nous devrons condamner d'une manière absolue les philosophies qui se montreront, en fait, impuissantes à présider à la direction des sociétés modernes.

§ IV

MÉTHODE DE LA THÉOLOGIE

> **Les miracles ne servent pas à convertir, mais à condamner.**
> **(PASCAL, *Pensées*, XXV, 42.)**

Dans un examen aussi rapide que celui-ci, nous ne rechercherons pas pourquoi, la nature humaine étant donnée, la philosophie théologique se rencontre à l'origine de toutes les civilisations; nous nous bornerons à mettre en évidence, d'une manière générale, le caractère constant qui appartient à sa méthode.

Pour réunir les esprits dans une même croyance à certains principes généraux, l'artifice théologique (artifice tout spontané, d'ailleurs, et tout de bonne foi) consiste essentiellement à considérer ces principes comme émanés d'une puissance supérieure à l'homme, auquel ils ont été communiqués à l'aide d'une révélation extérieure plus ou moins immédiate.

La conception du monde, destinée à s'accorder avec cet artifice, a naturellement consisté dans l'attribution à ces puissances supérieures d'un pouvoir spécial, mystérieux, le pouvoir créateur auquel l'univers devait son existence; et l'homme, qui, en raison de son ignorance des

phénomènes naturels, se croyait capable, lui aussi, de détruire la matière ou de la faire sortir du néant, l'homme a pu supposer sa curiosité satisfaite par cette attribution d'un pouvoir inconnu, incompréhensible, à une puissance qu'il ne connaissait ni ne comprenait.

L'histoire des différents peuples nous montre combien cet artifice si simple s'est trouvé approprié à la nature humaine; l'énorme durée des différentes religions, *vraies* ou *fausses*, met en évidence l'aptitude qu'a pu présenter autrefois, pour déterminer les croyances, le surnaturel, appuyé sur les sentiments de crainte ou de reconnaissance.

Nous n'insisterons pas sur les motifs humains et sociaux qui nous font admettre que tout cela a été congénère aux progrès de la civilisation, en permettant aux aptitudes intellectuelles et morales de se développer à l'abri de certains principes mis, de la sorte, hors de discussion. Tout en étant frappés de l'impuissance actuelle des conceptions surnaturelles, tout en étant, nous aussi, émus des maux qu'entraînerait avec elle la prolongation de l'influence théologique, nous devons savoir reconnaître hautement les services que cette philosophie nous a rendus; nous devons constater que c'est sous son influence que les civilisations se sont ébauchées, et que c'est elle qui, en perfectionnant sa doctrine, a présidé au développement intellectuel et moral qui devait aboutir à la civilisation moderne. Les penseurs qui, à la suite de Rousseau et de Condorcet, condamnent absolument, dans le temps et l'espace, cette philosophie, aujourd'hui rétrograde, sont comme des hommes faits qui, fiers de la force que leur procure un vin généreux, voudraient interdire aux enfants le breuvage qui gonfle les seins des nourrices.

En analysant la philosophie théologique, en étudiant les causes de l'influence qu'elle a exercée sur l'évolution sociale, on reconnaît que sa méthode, en raison même des

qualités qui en ont fait temporairement la force, porte avec elle deux germes de mort. L'un est inhérent à la méthode elle-même, l'autre résulte des conditions spéciales où se place cette philosophie pour établir sa doctrine.

Le principe de la méthode, avons-nous dit, consiste dans une révélation surnaturelle, qui peut donner une satisfaction rudimentaire à la curiosité d'esprits peu aptes encore à concevoir ce que c'est qu'un phénomène, ce que c'est qu'une explication, ce que c'est qu'une loi naturelle. Or, l'esprit humain, en se développant sous l'influence même de la théologie, en étudiant la nature, en en découvrant les lois et en créant les sciences, s'est montré de plus en plus rebelle à toute intervention surnaturelle et à tout renversement arbitraire des lois physiques, dont il avait mis en évidence la constance et la régularité.

Il n'est plus nécessaire de rechercher aujourd'hui si les miracles sont ou ne sont pas possibles. Nous ne discutons pas une hypothèse; nous observons un fait, et nous constatons avec les philosophes de toutes les écoles, de tous les partis, que l'esprit moderne (à part quelques anomalies explicables) se montre essentiellement réfractaire à toute manifestation anti-physique. Qui donc, aujourd'hui, ajoute foi aux miracles contemporains ? Qui croit, depuis Championnet, à la liquéfaction du sang de saint Janvier ? Les rois de France guérissent-ils encore les écrouelles ? A-t-on osé imposer à la foi des fidèles l'apparition de la Vierge de la Salette aux jeunes Giraud ? Et le zouave Jacob a-t-il été béatifié pour avoir, comme les apôtres, guéri les malades par l'imposition des mains ?...

Certains, il est vrai, tout en portant la plus sévère critique dans l'examen des phénomènes qui les entourent, parviennent, au moyen d'une transaction spéciale, à conserver en eux la croyance à quelques faits surnaturels, pourvu que ces faits se soient produits à une époque convenablement reculée. On peut, paraît-il, considérer la résur-

rection de Jeanne d'Arc comme une mystification, et ajouter foi à celle de Lazare. Nous respectons cet état intellectuel; et c'est sur lui que nous nous appuyons pour constater avec quelle puissance, même chez les esprits les plus favorablement disposés, le besoin de critique s'est substitué à la foi naïve qui présida jadis à l'élaboration et au règne des conceptions surnaturelles.

Aujourd'hui, en présence d'un fait extraordinaire qui paraît anormal, on observe, on expérimente et on traite, *à priori*, de charlatan quiconque voudrait, à ce sujet, raconter des histoires de l'autre monde. Nos pères, dont quelques-uns se font gloire de conserver la foi, nos pères brûlaient les sorciers; nous, nous démasquons les Davenport, et nous échangeons des plaisanteries avec la tête du décapité parlant.

Ce besoin de critique et d'examen s'accroît avec les connaissances humaines. De sorte que, après avoir fait jadis la force du théologisme, par suite de son aptitude à s'imposer à des esprits ignorants, le surnaturel devient aujourd'hui la cause la plus efficace de la décadence de cette philosophie.

Combien le milieu est en effet différent! Pour établir un fait, on l'étayait autrefois d'un miracle; pour rendre inadmissible un événement quelconque, il suffit aujourd'hui de montrer que le moindre de ses détails est en opposition avec les lois naturelles. Les théologiens eux-mêmes sont forcés de se plier aux exigences modernes; pour faire accepter le Décalogue par les Juifs, Moïse avait eu soin d'annoncer que Dieu lui-même le lui avait remis au milieu du fracas de la foudre; les rôles sont renversés aujourd'hui, et c'est dans la valeur des préceptes contenus dans les Tables de la Loi qu'on s'efforce de trouver la preuve de la divinité de leur origine.

Ainsi donc, la philosophie théologique est, actuellement et sans restauration possible, frappée d'impuissance, parce que l'emploi des manifestations surnaturelles, qui constitue

sa méthode, est devenu incompatible avec l'esprit moderne. Cette incompatibilité est telle, qu'on a vu, à plusieurs reprises, attaquer certains préceptes de morale pratique, dont le seul tort était d'avoir été enseignés au nom d'une révélation.

Nous pouvons constater, d'autre part, que la doctrine qui pouvait être établie à l'aide d'une semblable méthode, ne devait avoir qu'une puissance provisoire, car elle était destinée à se trouver elle-même, tôt ou tard, en désaccord avec l'état des connaissances morales dont elle avait, d'abord, favorisé le développement.

En vertu de l'origine supérieure qui leur est attribuée, les principes de la théologie présentent, en effet, de toute nécessité, un caractère absolu ; le Dieu qui les a révélés n'a pas pu se borner à légiférer, d'une manière précaire, pour un temps et pour une nation ; ses lois sont vraies toujours et partout. Or, sous l'influence même de ces lois, la conscience humaine, indéfiniment perfectible, progresse, et il arrive un jour où son sens moral se révèle supérieur à celui du fondateur de la doctrine. Les philosophes grecs ont ri des faiblesses de Jupiter et condamné ses passions, Cicéron a flétri les augures. Pour de telles irrévérences, Socrate a bu la ciguë, et la langue de Vanini fut arrachée par le bourreau. Mais, dit M. Quinet, « elle recommença de parler dans tout le XVIII[e] siècle ; » et, de nos jours, c'est l'État moderne lui-même qui condamne les cruautés des dieux jaloux, en refusant à la Justice et à la Force les droits de torture et de vengeance.

Quel est l'homme à la conscience duquel ne répugnent pas aujourd'hui les peines de l'enfer ? Quel est le théologien qui ose développer ce dogme devant un public éclairé ? Oui, la morale a progressé depuis le sanglant sacrifice du Calvaire ; la liberté de conscience est un dogme humain que nous n'avons pas puisé dans l'Évangile, aucune Église ne nous a enseigné la tolérance, et nous réprouvons la guerre,

que les théologies glorifient. Pour n'avoir pas d'origine mystérieuse, ces principes nouveaux n'en ont pas moins d'autorité; on n'entend plus prêcher l'intolérance, et nous avons vu, il y a peu, des croyants présenter eux-mêmes des circonstances atténuantes, pour excuser leur Dieu de s'être dénommé *Deus Sabbaoth*, le Dieu des armées.

Ainsi disparaissent les théologies devant les progrès qu'elles ont elles-mêmes déterminés. Que leurs partisans continuent à croire ! Qu'ils admettent, s'il leur plaît, que, pour concevoir le dieu Mars, il a suffi à Junon de toucher une fleur ! — Soit. — Nous respectons les croyances et nous nous garderons de discuter ces mystères. Mais, leur laissant leurs miracles, nous sommes en droit de constater que, eu égard à l'état intellectuel et moral de la société moderne, la théologie se trouve impuissante à exercer aujourd'hui aucune influence active et efficace sur les hommes, puisqu'elle est, par suite de la nature de sa méthode, inapte à les rallier à ses conceptions.

§ V

MÉTHODE DE LA MÉTAPHYSIQUE

> Fiez-vous à votre philosophie; vantez-vous d'avoir trouvé la febve au gasteau, à veoir ce tintamarre de tant de cervelles philosophiques.
> (MONTAIGNE, *Essais*, II, 12.)

Lorsque, sous l'influence de la théologie, l'esprit humain eut reçu un premier développement, lorsque la connaissance du monde eut réalisé quelques progrès, la métaphysique naquit pour revendiquer les droits de la raison et de la nature, dont la théologie n'avait pas suffisamment tenu compte.

Frappés, à juste titre, des causes du discrédit où allait tomber l'ancienne doctrine, les métaphysiciens entreprirent d'établir leur philosophie, en laissant de côté toute révélation, toute manifestation surnaturelle, et en se bornant à faire appel à l'intelligence humaine. Par ce moyen, les uns espéraient restaurer la théologie en donnant à ses hypothèses l'appui du raisonnement, les autres se proposaient d'achever de la renverser en fondant une nouvelle doctrine sur des principes nouveaux.

Pour défendre ou pour attaquer l'ancienne croyance, chacun renforça son argumentation, chacun aiguisa sa critique. Ces efforts, cette réaction de l'esprit contre la foi favorisèrent singulièrement le développement intellectuel; et pourtant, les différentes écoles métaphysiques, malgré la puissance supérieure des génies qui les ont illustrées, vinrent toutes échouer successivement, quand elles entreprirent de se substituer d'une manière définitive aux écoles théologiques.

Pour se rendre compte de cette impuissance, il suffit d'examiner la tâche que les métaphysiciens se sont imposée et de se rendre compte de la manière dont ils ont pu l'accomplir.

« Avide de connaître, l'homme s'attaque de prime abord aux questions insolubles. A l'origine de toutes les sciences, la curiosité humaine échoue sur les mêmes écueils. » (M. Béclard) (1). Ces écueils, la métaphysique n'a pas su les éviter. Jaloux de l'étendue de la puissance intellectuelle de l'homme, les métaphysiciens ont accepté, sans distinction, tous les problèmes proposés par la théologie. Or, celle-ci, grâce à son artifice fondamental, a intérêt à s'occuper des questions les plus obscures, les moins accessibles; son action s'étend essentiellement sur tout ce qui, échappant

1. Rapport sur les progrès de la médecine en France depuis vingt-cinq ans, fait au ministre de l'instruction publique, par MM. Béclard et Axenfeld, professeurs à la Faculté de médecine de Paris.

aux sens, échappe par là à l'observation et à la vérification. Elle n'hésita ni ne se trompa jamais quand il fallut raconter la création du monde, les combats des dieux et des géants, quand il fallut décrire les Champs-Élysées ou dénombrer les demi-dieux et les chérubins; mais, quand elle a voulu parler des phénomènes naturels, elle a fait rétrograder l'ombre sur les cadrans solaires, elle a fait mouvoir le soleil autour de la terre; quand elle a voulu prédire, quand elle a annoncé la fin du monde... elle n'a échappé au ridicule qu'à l'aide des interprétations les plus subtiles, toutes les mesures de temps ont été confondues, une semaine a signifié sept ans.....

Réservons-nous l'univers, soit, mais laissons-lui l'Olympe; abandonnons-lui tout ce qui ne peut être vérifié; la solution de ces problèmes est, pour elle, si facile. — La pythonisse a dit.... — et la question est résolue.

Aussi les théologiens se sont préoccupés, avant tout, de ces problèmes insolubles dont le propre est de séduire les enfants et les sociétés naissantes. Mais bien autre s'est trouvée la difficulté pour les métaphysiciens qui s'étaient privés, de parti pris, d'une semblable ressource. — Malgré la dialectique la plus puissante, malgré la contention d'esprit la plus profonde, il leur fut impossible de traiter par le raisonnement, d'étudier par l'observation, ces questions principales : *la création? Dieu? l'âme?...* qu'ils avaient acceptées, et dont le propre est d'échapper au raisonnement et à l'observation.

C'est ici qu'intervient, à proprement parler, la méthode de la métaphysique. Le problème à résoudre est celui-ci : *la révélation surnaturelle, extérieure, étant rejetée, comment arriver à connaître ce qui ne peut tomber sous nos sens?* On prévoit la solution; ce que nos sens ne transmettent pas à notre esprit, soit par leur jeu naturel, soit par une intervention miraculeuse, il faut que notre esprit le porte en lui-même.

Ainsi, le métaphysicien rejette la révélation extérieure

contre nature, mais il admet une révélation intérieure, naturelle, grâce à laquelle il se trouve renseigné *de omni re scibili et quibusdam aliis.*

Une semblable méthode n'a rien en soi, croyons-nous, qui permette de la condamner à l'avance; elle a conduit à des tentatives logiquement justifiables. Mais à quoi servirait, aujourd'hui, d'en discuter le mérite? L'expérience a été faite, et nous n'avons qu'à regarder autour de nous et en nous, pour savoir si, en effet, chacun porte dans son esprit la croyance à certains principes, toujours les mêmes chez tous les hommes. Si la constitution humaine comporte une révélation intérieure, sur laquelle on puisse espérer d'asseoir des règles de conduite communes, il faut au moins que les principes ainsi révélés soient partout les mêmes; or, interrogeons les hommes, interrogeons leurs écrits, et nous constatons que toutes les croyances possibles ont trouvé et trouvent encore des représentants sincères, des défenseurs convaincus. — On s'injurie volontiers d'une école à l'autre, et l'on prend sans peine ces injures pour des arguments; mais, malgré ce triste expédient, il faut bien reconnaître que, si les sens intérieurs nous révèlent quelque chose, ils sont capables de nous révéler, suivant les circonstances, le *spiritualisme*, l'*hégélianisme*, le *panthéisme*, le *naturalisme*, le *matérialisme*, l'*athéisme*.....; ils nous révèlent à la fois qu'il y a un Dieu, qu'il y en a plusieurs, qu'il y en a une infinité et qu'il n'y en a pas, que nous avons une âme, que nous n'en avons pas, qu'elle est immortelle, éternelle, qu'elle ne l'est pas.....

Que conclure de cette divergence? Que la méthode est mauvaise, s'appuyant sur un fait contredit par l'expérience? — On pourrait objecter que la perfection de la révélation intérieure est en raison de la perfection du sujet, et chacun réclamerait naturellement cette perfection

pour lui et ses amis. — Mais nous n'avons qu'à laisser parler les faits et à conclure avec eux que la métaphysique est impuissante à nous faire accepter à tous une doctrine commune, puisque tous les principes que sa méthode lui a permis d'établir rencontrent, partout et toujours, pour un partisan, une foule de contradicteurs.

§ VI

MÉTHODE DE LA PHILOSOPHIE POSITIVE

« Cœlum cœli Domino; terram autem dedit filiis hominum. »
(*Psal.* CXIII, 16.)

Les causes de la décadence de la théologie et de l'impuissance de la métaphysique étant reconnues, nous pouvons déterminer facilement le caractère général de la philosophie positive : elle s'interdit absolument de recourir à ces révélations surnaturelles qui répugnent à l'esprit moderne, elle s'interdit aussi de prendre pour points de départ ces notions vagues, ces sentiments confus, ces principes mal définis, que quelques-uns ont pu croire communs à tous les hommes, mais que l'observation nous montre si contradictoires d'un individu à l'autre.

Ce n'est pas parce qu'elle considère *à priori* comme impossibles ces révélations plus ou moins directes, que la philosophie positive rejette les méthodes fondées sur de semblables artifices, mais c'est parce que l'expérience a rendu manifeste leur inefficacité actuelle. Aussi, malgré l'inexactitude de leurs hypothèses, elle n'est pas conduite à les condamner d'une manière absolue, dans le temps et dans l'espace; elle reconnaît, au contraire, que chacune de ces méthodes a pu, à son heure, rendre des services importants; et, si elle les condamne aujourd'hui, c'est parce que, mal-

gré les expédients de la théologie ou les labeurs de la métaphysique, ces philosophies sont restées et resteront impuissantes à s'imposer à des esprits déshabitués de la foi du charbonnier.

Nous le répétons, la condition fondamentale de toute philosophie est de réunir autour d'une conception commune, autour de principes communs l'assentiment général, sans inquisition ni dragonnades. C'est cette remarque qui nous a guidé dans l'appréciation des anciennes philosophies,—c'est elle qui a conduit le fondateur du positivisme sur la trace de la méthode moderne.

Et tout d'abord, il est logique de se demander si une semblable communion d'idées est compatible avec la nature humaine, et s'il existe des méthodes capables de la réaliser d'une manière complète, sans contrainte et sans mystère. A cette question, chacun est aujourd'hui en état de répondre : il existe des méthodes, grâce auxquelles ont été constatés des principes, ont été établies des doctrines dont la vérité est universellement reconnue, et reconnue non-seulement par ceux qui en ont pu eux-mêmes vérifier l'exactitude, mais encore par ceux auxquels a manqué le loisir ou l'aptitude nécessaires pour faire cette vérification. Ces méthodes sont les méthodes scientifiques. « Il n'y a point de secte en géométrie », remarque Voltaire dans son *Dictionnaire philosophique.*

Ainsi, tandis que, d'une part, nous avons constaté la tendance de plus en plus prononcée de l'homme à s'affranchir des anciennes méthodes philosophiques et à soumettre à la critique la plus sévère les principes et les doctrines qu'elles cherchent à nous imposer, nous pouvons reconnaître que, d'autre part, emporté par un courant inverse, l'esprit moderne se trouve de mieux en mieux disposé à accueillir les principes des sciences, leurs doctrines et même leurs simples indications.

Si, dans ces conditions, nous sommes jaloux de fonder une philosophie qui, en ralliant à elle tous les esprits, puisse se montrer capable de présider à notre organisation et à notre évolution sociales, nous devons examiner les sciences, étudier les causes de leur développement et emprunter à leurs méthodes le caractère spécial qui les a rendues puissantes et fécondes. Plus heureux que les anciens métaphysiciens, nous trouvons dans la science un guide sûr, nous indiquant la route à suivre et les obstacles infranchissables contre lesquels nous pourrions, nous aussi, être tentés de nous acharner et de consumer nos forces.

En examinant les méthodes des différentes sciences, on reconnaît qu'elles présentent toutes un caractère commun : les raisonnements y sont toujours appuyés sur des faits observables, les conclusions sont toujours susceptibles d'une vérification plus ou moins immédiate ; c'est la solidité des points de départ qui fait leur force, c'est la vérification de leurs prévisions qui fait leur crédit. Ce caractère spécial, notre méthode philosophique devra le présenter, elle aussi ; de sorte que nous sommes en mesure de définir ainsi le but vers lequel doivent tendre actuellement nos efforts : *Étudier l'homme comme individu et comme élément social,—de manière à déterminer ses droits et ses devoirs envers lui et envers la société, et à découvrir les lois auxquelles son évolution est normalement soumise,—en ne nous appuyant que sur des principes certains, d'une évidence indiscutable, en n'avançant aucun fait dont la réalité ne puisse être constatée dans le passé ou dans l'avenir.*

En conséquence, à l'exemple de la science, nous commencerons par rejeter absolument les questions inaccessibles qu'une éducation mal dirigée, qu'un milieu encore mal préparé peuvent faire paraître fondamentales à certains esprits.—En cela, nous le savons, nous sommes exposés à être accusés d'impuissance par les philosophes primesautiers, car « l'homme s'habitue difficilement à ignorer. L'habitude

» des recherches scientifiques peut seule tempérer et régler » cette tendance spontanée qui le porte à expliquer avant » de connaître. » (M. Béclard, *loc. cit.*)

Ce sont ces études qui ont préparé Aug. Comte à entreprendre, dans la philosophie, une révolution qui n'est d'ailleurs que la continuation de celles que les savants ont su accomplir dans leur domaine. — Nos prédécesseurs, les alchimistes, les astrologues, les empiriques de toutes sortes, trouvaient indignes de leurs efforts l'observation de la marche des astres, l'étude des réactions chimiques, l'analyse des phénomènes vitaux; encore imbus de l'amour du merveilleux, ce qu'il leur fallait, pour les exciter au travail, c'était l'espoir de découvrir l'influence des astres ou des métaux sur les destinées humaines, c'était le désir de conquérir la pierre philosophale ou la panacée universelle. Nous sommes fiers aujourd'hui de rire de ces vaines recherches, et l'on condamne les sorciers qui guérissent les malades à l'aide de paroles magiques ou qui prétendent remplacer les paratonnerres par des tisons de feux allumés sur la montagne; et pourtant, la philosophie se présente à nous dans l'état correspondant; les métaphysiciens, préoccupés avant tout de l'éternité, de l'infini, de l'absolu et du monde invisible, croiraient déchoir s'ils se contentaient, comme sujets d'étude, du temps, de l'univers, de la terre et de l'homme. Laissons-les se draper dans leur fausse dignité, laissons-les dire et passons...

Le champ de nos recherches étant ainsi circonscrit, les phénomènes à étudier étant ainsi déterminés, il faut, si nous ne voulons pas marcher en aveugles, nous mettre en état, par un examen approfondi des sciences, de profiter des résultats déjà obtenus. Chacune des sciences aujourd'hui constituées, aujourd'hui dégagées des limbes métaphysiques, étudie des phénomènes de nature diverse; et, d'après la nature de ces phénomènes, varient à la fois et le genre de la méthode employée et le caractère des lois reconnues. Il faut donc commencer nos recherches par une étude

préalable des méthodes et des lois particulières, afin d'en saisir l'esprit et de comprendre de quelle manière elles se transforment quand on passe d'un ordre de phénomènes à un autre. — Pour que cette préparation puisse être aussi profitable que possible, il est urgent d'étudier les sciences dans un ordre normal, déterminé, non pas d'après une classification plus ou moins arbitraire de nos facultés, mais d'après la dépendance effective des phénomènes relativement les uns aux autres, d'après le caractère de généralité plus ou moins grande qu'ils présentent. Aug. Comte a établi à ce sujet une hiérarchie qu'il est inutile de discuter ici, car elle paraît tous les jours de plus en plus généralement admise; il a classé les sciences dans l'ordre suivant : 1° science des nombres; 2° science de l'étendue; 3° science du mouvement et des forces; 4° sciences physiques; 5° science chimique et 6° science de la vie ou biologie.

Comte a complété cette série par la science sociale ou *sociologie*. Cette science étudie les phénomènes auxquels donne lieu, chez les hommes, la réunion en société; elle traite des rapports qui s'établissent entre eux, elle détermine les lois suivant lesquelles les états sociaux se succèdent les uns aux autres.

La Sociologie comprend nécessairement deux grandes divisions.

Dans la première, on étudie les sociétés à l'état du repos, c'est-à-dire qu'on observe les actions et les réactions que les éléments sociaux peuvent, à une même époque, exercer les uns sur les autres, et l'on formule des lois permettant, plusieurs de ces éléments étant donnés, de déterminer ceux qui sont inconnus.

Dans l'autre partie, on étudie les sociétés à l'état du mouvement, c'est-à-dire qu'on recherche comment chaque élément se modifie lorsque l'état social se transforme, et qu'on détermine l'influence des variations successives d'un même élément sur les autres parties de l'ensemble social.

Pour faire cette étude, Comte, à chaque époque, a rapporté les variations de l'ensemble au progrès des connaissances scientifiques, qui, se transformant suivant une loi régulière et facile à formuler, permettent d'arriver à prévoir les variations futures.

Dans cette science, rien qui ne puisse être observé, rien qui ne puisse être vérifié. — C'est dans le passé et dans le présent que nous trouvons les phénomènes sur lesquels s'appuient nos lois; c'est dans le passé, le présent et l'avenir que nous trouvons la vérification de nos prévisions.

La science sociale ainsi comprise se présente sous la forme d'une vaste étude historique, d'où sont bannies toutes les recherches de causes premières et de causes finales, et où l'on se borne à établir les relations invariables d'action et de succession, ou, autrement dit, les lois positives des phénomènes humains.

Nos connaissances, complétées de la sorte par la science sociale, constituent un tout, s'étendant du nombre aux sociétés humaines par une série non interrompue, sur lequel nous pouvons enfin asseoir une philosophie et une conception *positives* du monde, qui tirent leur valeur de la valeur même des principes sur lesquels elles reposent et qui, au même titre qu'eux et dans la même mesure, s'imposent à tous les esprits.

§ VII

PRINCIPES PRATIQUES DU POSITIVISME

> La morale est aussi capable de démonstration que les mathématiques.
> (LOCKE, liv. IV, ch. XII, § 8.)

Nous venons de reconnaître que la méthode du positivisme est éminemment propre à établir des principes, qui

rallient à eux toutes les consciences, et desquels on puisse dégager une philosophie complétement appropriée à l'état de l'esprit moderne. — En laissant de côté la question purement philosophique, nous allons essayer d'exposer les principales indications que cette méthode peut fournir à la morale sociale et à la morale individuelle.

En première ligne, puisque nous répudions les considérations surnaturelles, puisque nous refusons de n'appuyer nos raisonnements que sur des sentiments ou de vagues aspirations, nous ne pouvons considérer la morale comme un ensemble absolu de règles inflexibles, s'étendant dans tous les temps et dans tous les lieux. Expérimentale comme les sciences, la morale, comme elles, doit être relative. — « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà ! » s'écrie Pascal désespéré ; autant vaudrait aux géomètres déplorer que ce qui est vrai sur un plan ne soit pas vrai sur la surface de la sphère. — Pour nous, la morale dépend de la nature humaine et du milieu considéré ; à chaque état social correspondront des règles différentes, comme à chaque âge, chez l'homme, incombent des devoirs différents ; et c'est de l'étude de l'homme, de l'étude des sociétés que devront se dégager les règles que nous cherchons.

En nous affranchissant ainsi de tout idéal préconçu, nous pouvons atteindre à l'indépendance, si nécessaire dans toute recherche scientifique, qui a fait défaut aux théologiens et aux métaphysiciens. Chacun d'eux, en effet, apporte dans la critique du passé, dans l'étude du présent, des hypothèses personnelles dénuées de toute sanction positive, auxquelles il subordonne le développement effectif des sociétés. — Pour Bossuet, l'homme est un être en décadence, qui s'agite en aveugle pour concourir, d'une manière inconsciente, à la glorification du catholicisme ; Rousseau rend la civilisation responsable de tous les vices et s'efforce de faire rétrograder l'homme vers l'état de nature ; Condorcet voit dans toutes les religions, quelles qu'elles soient, des causes

de corruption et des obstacles permanents au progrès... — Notre philosophie nous met à l'abri de ce danger, puisque c'est des faits eux-mêmes que doivent se dégager les lois; sans parti pris au départ, nous accueillons les observations consciencieuses, sans souci de leur origine, qu'elles viennent de Joseph de Maistre ou de M. Edgar Quinet; nous empruntons des règles de morale à Zoroastre ou à Jésus. — Et, si l'un de nous observe mal ou conclut à tort, le principe du positivisme n'en reste pas moins intact; les erreurs des géomètres ne peuvent rien prouver contre la géométrie.

Dans ces conditions, nous laissons même de côté l'idée de progrès qui, appliquée à l'évolution humaine, peut, dans un certain sens, donner prise à la discussion; et, dans nos études, nous choisissons pour guide, comme nous l'avons dit, le développement successif des connaissances scientifiques, développement inhérent à la nature humaine, inattaquable, puisque chaque génération transmet à la suivante et les notions qu'elles a reçues et celles qu'elle a conquises.

Il est facile de reconnaître combien ce choix est avantageux, et combien est intime la relation qui existe entre l'état des connaissances scientifiques et les autres éléments sociaux du milieu correspondant. Les conceptions théologiques, en première ligne, suivent une marche parallèle à celle de la science, de telle façon qu'à chaque progrès des unes correspondent des progrès de l'autre, et réciproquement. — Au moment, en effet, où le genre humain s'éveille à la vie intellectuelle, nous le trouvons adonné au fétichisme le plus grossier : les pierres, les végétaux, les animaux reçoivent son adoration : « tout était dieu, excepté Dieu lui-même, » dit Bossuet. Peu à peu familiarisé avec les êtres sensibles, l'homme recule de plus en plus l'objet de son culte et déifie les éléments, les météores, les astres, il adore le feu, la mer, le vent, la tempête, la foudre, le soleil...; débarrassé alors du sentiment religieux qui, jusque-là, ne lui avait permis d'observer la matière qu'avec une respectueuse terreur, il

s'enhardit jusqu'à interroger ses dieux et à entrer en lutte avec eux, il ébauche les sciences, et la vieille religion s'écroule. — L'homme ne peut plus adorer ce feu qu'il allume et qu'il éteint à son gré, cette mer qu'il dompte, cette tempête qu'il ose affronter; il ne trouve plus l'essence de la puissance divine dans ces astres dont il a déterminé la marche et dont il peut prévoir les mouvements; il éloigne encore ses dieux de lui et du monde, il les sépare de la nature et la leur soumet : Jupiter régit le ciel, la foudre est dans ses mains, Apollon dirige le soleil, Neptune commande à la mer..... Sous l'empire du polythéisme, les connaissances positives continuent à s'accroître; on reconnaît que des rapports constants existent entre les phénomènes qui relèvent de divinités différentes, et que leur succession s'effectue avec une régularité qui s'accorde mal avec l'initiative attribuée à chacun des membres de l'Olympe; en conséquence, on subordonne de plus en plus tous les dieux au maître du tonnerre, et Platon commence, dans la théologie, la révolution que saint Paul termine par l'établissement du monothéisme.

Il serait inutile d'entrer dans aucun détail pour montrer comment les institutions politiques, la morale et les relations sociales dépendent des conceptions théologiques correspondantes; ce fait si évident nous met en droit de conclure que, la théologie étant elle-même toujours subordonnée à l'état des connaissances scientifiques, il doit exister nécessairement, à toute époque, une relation intime entre ces dernières et les autres éléments du milieu social considéré.

Ceci posé, puisque les connaissances positives sont d'une nature telle qu'aucun pouvoir n'est capable ni de les faire rétrograder, ni même d'arrêter leur développement, nous devons considérer comme illusoire, en principe, mais comme funeste, en fait, toute tentative, d'où qu'elle vienne, faite en vue de maintenir ou de restaurer des ins-

titutions fondées sur des conceptions incompatibles avec l'état de ces connaissances.

Nous disons que ces tentatives sont illusoires en principe, parce que la société reviendra tôt ou tard à l'équilibre dont on l'aura écartée d'une manière anormale; nous disons qu'elles sont funestes en fait, parce qu'elle ne pourra revenir à cet équilibre sans bouleversement.

Appliquons ces principes abstraits à la société moderne.

Lorsque l'état des connaissances scientifiques eut permis aux philosophes du XVIIIe siècle de renverser les conceptions surnaturelles, les anciennes institutions sociales se sont écroulées. — La chute des unes avait déterminé la chute des autres, et, pour réorganiser la société, il fallait inaugurer une philosophie nouvelle qui pût servir de base à un ordre social nouveau; l'histoire est là pour nous dire comment cette tâche a été remplie.

A la théologie discréditée, la République de 89 entreprit de substituer la métaphysique; nous avons dit pourquoi cette philosophie est impuissante, nous pouvons donc comprendre pourquoi, malgré les efforts les plus radicaux, malgré les dévouements les plus virils, la République est tombée, — pour céder la place à un état de choses d'où toute philosophie était bannie, où la conviction était remplacée par la contrainte, et qui ne put survivre un seul jour à la chute de la force matérielle qui avait réussi à l'imposer.

Une troisième tentative est faite, c'est la restauration théologique; nous n'avons pas à insister sur elle, car si quelque chose est, à son sujet, digne d'étude, ce n'est pas la cause de sa chute, c'est le motif de sa durée. — Si la théologie, en effet, n'avait pu garder sa position au moment où toutes les puissances relevaient d'elle et où l'élaboration scientifique commençait à peine, comment imaginer qu'elle pût rengager la lutte avec quelque avantage contre un ennemi qui s'était fortifié pendant qu'elle dépérissait?

En poursuivant cet examen historique et en nous rapprochant de l'époque actuelle, c'est aux hommes de la génération de 1830, c'est à la classe devenue prépondérante, à la bourgeoisie, que je demanderai la raison des phénomènes auxquels nous assistons. — D'où viennent donc ces recrudescences théologiques chez des hommes qui jadis ont souscrit avec tant d'enthousiasme à une certaine édition, bien connue, des œuvres de Voltaire? La réponse leur sera facile. — C'est qu'en 1830, comme en 1848, malgré la différence des régimes politiques, la conception philosophique est restée métaphysique, — c'est qu'en 48 surtout on a pu reconnaître combien cette philosophie est inapte à servir de base à un ordre social stable et normal, — c'est qu'on a vu remettre en question les principes mêmes de la société et de la morale et qu'on a constaté que la métaphysique ne peut fournir aucune solution acceptable. — Dans ces circonstances on s'est rappelé que la théologie s'était autrefois montrée éminemment propre à maintenir dans les sociétés cet ordre qu'on avait si grand'peur de voir ébranler, et l'on a, en dépit de l'inconséquence, eu encore une fois recours à elle; on n'était pas convaincu, mais on n'en a pas moins tenu à donner le *bon exemple*.

De sorte que, en résumé, l'état de la société moderne peut être ainsi caractérisé : d'une part conceptions positives, plus puissantes et plus répandues qu'au XVIIIe siècle, de l'autre, principes de morale puisés à la théologie. Ces deux éléments contradictoires sont actuellement, par des moyens artificiels, maintenus de telle façon que l'ordre continue à régner dans la société qui les renferme. Que ceux qui ne se préoccupent que du présent s'en applaudissent, soit! Mais n'a-t-on pas le droit, sinon le devoir, de penser à l'avenir et de s'inquiéter des conséquences qu'entraînera nécessairement cette stabilité précaire, puisque chaque jour, rendant ces éléments plus inconciliables, rendra par suite plus terrible le déchirement qui doit, tôt ou tard, résulter de leur antagonisme.

Profitons donc de ces insuccès pour nous éclairer sur ce qui nous reste à faire. Nous venons de voir qu'à des connaissances scientifiques positives on a tenté d'associer, à plusieurs reprises, des conceptions théologiques et métaphysiques, et que chacune de ces tentatives a produit des résultats instables et dangereux; suivons donc enfin la marche logique des choses et rallions-nous à une philosophie qui soit positive comme les sciences; c'est sur elle que nous appuierons nos théories morales, et nous pourrons rejeter sans crainte la théologie qui n'est plus conservée aujourd'hui qu'en raison de son efficacité pratique.

Nous sommes maintenant en état de définir ce que c'est pour nous que le bien et le mal : — une institution est *bonne*, une action est *bonne*, si elle tend à mettre la société ou l'individu en accord avec l'état des connaissances positives. — Qu'on le remarque, cette définition n'offre rien d'arbitraire, elle est facilement justifiable; les connaissances positives, en effet, se développent suivant une loi simple et bien déterminée, rien ne peut s'opposer à ce développement; et l'histoire tout entière nous montre qu'il y a constamment malaise, pour la société et pour l'individu, là où les autres éléments sociaux ne sont pas en accord avec elles, et que, tôt ou tard, cet accord se produit nécessairement, mais à l'aide de perturbations et de bouleversements s'il est trop tardif.

Comme conséquence immédiate, nous tirons de là ce que le bon sens a déjà indiqué; c'est qu'une instruction saine, c'est-à-dire positive, et une éducation raisonnée, sont, pour un pays, les agents moralisateurs les plus efficaces; la preuve en est palpable : on redoute les effets de l'irréligion pour les gens sans instruction, tandis que, dans les classes éclairées, *honnête homme* et *dévot* ont depuis longtemps cessé d'être synonymes.

Cette définition du bien, tout en étant précise, ne présente

rien d'absolu; elle ne nous conduit pas à condamner dans les autres peuples et dans les temps passés ce que nous condamnerions chez nous et à notre époque; elle est, d'après ses termes mêmes, essentiellement relative à l'époque, au peuple, à l'individu considéré. Grâce à elle, nous pouvons éviter les conséquences extrêmes auxquelles sont nécessairement conduits les métaphysiciens. — Prenons un exemple. Ceux qui dans les écoles se déclarent, sans autres motifs que leurs aspirations personnelles, partisans de la liberté, sont conduits à la rechercher partout et sous toutes les formes; la simple logique les entraîne, en particulier, à désirer la liberté de l'enseignement. — Ce problème se présente à nous d'une manière bien déterminée, en donnant prise à l'observation et à l'application de notre principe; d'après ce dernier, nous disons, en effet : si la suppression de l'enseignement par l'État doit avoir pour résultat de propager l'esprit positif, nous l'approuvons; mais si au contraire cette suppression peut, aujourd'hui encore, concourir à favoriser une instruction rétrograde, nous sommes prêts à la déclarer une mauvaise mesure; et, ajoutons-le, nous croyons, mais ceci est un fait d'observation sur lequel nous ne demandons qu'à être désabusés si nous sommes dans l'erreur, nous croyons que la suppression de l'enseignement par l'État ne tournerait actuellement qu'au profit des conceptions théologiques.

Nous ne faisons pas ici un traité de morale, et nous pensons que cet exemple peut suffire pour montrer combien notre principe est fécond. — Néanmoins, nous ne voulons pas terminer ce chapitre sans reproduire quelques-unes des indications fournies par notre philosophie et sans montrer combien elles se trouvent supérieures aux anciens préceptes.

Notre philosophie repose sur l'ensemble des sciences; on peut, en suivant leurs doctrines et leurs méthodes dans

l'ordre régulier et rationnel que nous avons indiqué, recueillir, pour la sociologie et par suite pour la morale, des règles qui se présentent avec un caractère essentiellement scientifique. Ainsi, à mesure qu'on va en s'éloignant de la science des nombres, pour se rapprocher de la science sociale, on reconnaît que, dans l'étude des sujets donnés, l'importance des considérations d'ensemble relativement aux considérations de détail va constamment en augmentant, de façon que cette importance, en sociologie, devient tout à fait prépondérante. Cette seule remarque, si l'on a bien saisi la manière dont les méthodes s'enchaînent et se transforment, *démontre* qu'en morale l'intérêt général doit l'emporter sur l'intérêt particulier; — nous le savons, ce précepte n'est pas nouveau, il se trouvait déjà dans la conscience moderne; mais avons-nous jamais dit que nous voulions bouleverser le monde? N'est-ce rien que d'apporter l'appui du raisonnement aux saines aspirations de son époque, dans un cas comme celui-ci surtout, où les préoccupations de la vie future propagées par les théologiens sont un appui et un encouragement à l'égoïsme? Nous n'exagérons rien, quoi qu'ils puissent dire, — nous savons reconnaître qu'ils nous ont prêché un Dieu sacrifié pour le salut des hommes; — mais s'ils encouragent et s'ils pratiquent eux-mêmes le dévouement des corps, ont-ils jamais conseillé le dévouement des âmes, conseillé de ne pas tout subordonner à son salut?

La biologie elle-même, — la science des corps vivants, — ne reste pas sans exercer d'action sur la morale; elle a placé l'homme au premier rang dans la classification des êtres. Or, les êtres sont soumis à des lois positives, déterminées, qui se transforment d'une manière régulière à mesure qu'on s'élève sur l'échelle animale; ne sommes-nous pas en droit de les étendre à l'homme en les modifiant convenablement? N'est-il pas évident, en vertu seulement du rang qu'il occupe, qu'il est de son devoir de développer les

qualités intellectuelles et affectives grâce auxquelles il occupe ce rang, de les développer tant chez lui que chez les autres, et qu'il est immoral autant qu'inhumain de se faire les apôtres de l'ignorance ou de l'insensibilité?

Nous sommes habitués à nous entendre dire que nous dégradons l'homme en prétendant l'étudier tel qu'il est, en nous efforçant de ne lui donner de règle de conduite qu'en vue de sa vie réelle. Le reproche est ancien; mais qui pourrait-il émouvoir? — Nous déclarons ne pas comprendre la vanité de ceux qui ne sont pas satisfaits d'occuper le premier rang parmi les êtres. Le véritable orgueil est celui de César : montrons-nous plus fiers d'être les premiers dans le monde existant que les derniers dans une cour imaginaire. Soyons jaloux de notre grandeur ici-bas et ne nous abaissons plus dans l'espoir d'une élévation future ; le respect de soi-même est le commencement de la sagesse.

Ne rapetissons plus notre vie en ne la considérant que comme un prélude ; qu'elle soit pour nous notre moyen et notre but. Nous sentirons alors le sentiment de la solidarité prendre en nous une tout autre puissance ; ne voyant plus dans les malheureux les élus de l'avenir, nous verrons en eux des frères à soulager, et notre Charité bénéficiera de ce qu'auront pu perdre notre Foi et notre Espérance.

§ VIII

POSITIVISME ET MATÉRIALISME

> Les hommes ont si peur d'avouer qu'ils ignorent, que, s'agit-il de Dieu, on ne rencontre que des gens qui l'affirment et d'autres qui le nient.
>
> (M. BOUGEARD.)

Les considérations générales que nous avons exposées au sujet de la métaphysique, s'appliquent au matérialisme

qui en est une des formes; néanmoins certains esprits le confondent si volontiers, — soit par ignorance, soit avec intention, — avec la philosophie positive, que nous sommes naturellement conduits à examiner, d'une manière spéciale, en quoi cette philosophie peut se trouver d'accord avec le matérialisme et en quoi elle s'en sépare.

Les dénominations métaphysiques correspondent aujourd'hui à un si grand nombre de conceptions diverses, qu'il est difficile d'exprimer d'une manière précise ce qu'on entend par le mot *matérialisme*. Certains se croient philosophes et se disent matérialistes par cela seul qu'ils répudient les manifestations surnaturelles, qu'ils n'admettent ni l'existence de Dieu, ni celle d'une âme immatérielle. — Nous nous trouvons là en présence d'une qualité négative qui peut bien être une condition d'une philosophie, mais qui est, par elle-même, impuissante à en constituer une.

Ce ne sont pas là des principes sur lesquels on puisse appuyer une doctrine, ce sont des négations dont nécessairement la valeur n'est que critique. Vous prenez le contre-pied des théologiens, mais en fait, dans la pratique, vous n'êtes pas plus avancés qu'eux; à leurs croyants ils enseignent leur doctrine, à vos disciples vous enseignerez la vôtre : et entre ces deux Églises aucun échange de conviction n'est possible. — Notre philosophie est tout autre, et le résultat que nous pouvons obtenir est bien différent; nous prenons nos principes dans le monde observable et nous laissons de côté ce monde surnaturel dont la réalité nous importe aussi peu que la non-réalité, de sorte que, personne ne pouvant se refuser à admettre nos principes, personne ne pourra se refuser à accepter nos doctrines. — Prenons un exemple grossier afin de manifester davantage cette différence capitale. Pour se rendre compte du mouvement des planètes, les théologiens ont dit : « Le créateur, étant infiniment parfait, a dû donner aux planètes le mouvement le plus parfait, or ce mouvement est le mouvement circulaire, donc les planètes décrivent des cercles. »

Le matérialiste dont nous parlons, qui n'aurait à son service que ses négations radicales, pourrait dire : « Comme il n'y a pas eu de créateur, la matière a dû s'arranger au hasard, donc les planètes décrivent des courbes indéterminées. » Le positiviste doit dire : « Qu'il y ait eu ou non un créateur, peu nous importe ; observons d'abord les planètes, et d'après ces observations déterminons la loi de leur mouvement. »

Il en résulte pour nous que le matérialisme ainsi entendu, se présentant avec des négations nettement formulées, il est vrai, mais sans principes observables et sans méthode féconde, n'est pas une philosophie. Dans ces conditions, nous nous croyons en droit de demander à ne pas être confondus avec lui.

Il est une autre classe de matérialistes : ceux-ci sont philosophes, et ce sont les seuls auxquels on devrait réserver cette dénomination, si l'on voulait faire cesser la confusion qui règne dans le camp des *non-spiritualistes*. Ce sont ceux qui, partant comme nous de phénomènes observables, prétendent expliquer l'organisation, la vie, l'homme et la société en ne s'appuyant que sur les lois du monde inorganique (1) ; ce sont ceux qui, à l'effet d'emprunter à l'observation le plus petit nombre possible de principes, voudraient expliquer, d'une manière absolue, les phénomènes vitaux à l'aide de la chimie, les phénomènes chimiques à l'aide des phénomènes physiques, et les phénomènes physiques à l'aide des phénomènes mathématiques. On voit tout de suite la grandeur du problème et tout ce qu'il a de séduisant pour l'esprit. — Ce n'est pas ici le lieu d'en faire une discussion complète, il nous suffit de remarquer combien, dans l'état actuel des choses, la recherche d'une semblable perfection, en soi plus apparente que

1. Les matérialistes sont ceux qui expliquent les effets de la nature par la seule considération de la grosseur, de la figure et du mouvement des parties de la matière. (LOCKE, liv. IV, III, 16.)

réelle, peut exercer une funeste influence sur le développement ultérieur des connaissances humaines. Où en serions-nous, si avant d'étudier la chimie on avait attendu que la mathématique se fût montrée capable d'expliquer tous les phénomènes physiques? Que vont devenir les sociétés, si, avant de fonder la morale moderne, on attend que les phénomènes de la vie puissent être expliqués à l'aide de la seule science des combinaisons chimiques? — A cet égard, nous nous séparons complétement de ces philosophes; car nous nous attachons au contraire à conserver à chaque science son caractère spécial, et nous nous gardons bien de vouloir les ramener toutes à une déduction continue.

Mais s'il convient à quelques-uns d'étendre la dénomination de matérialistes à ceux qui font de la négation du surnaturel, non pas la base, mais une des conditions de leur philosophie; s'il leur convient de l'étendre à ceux qui, refusant d'introduire dans la science ces questions oiseuses et surannées, ont dépouillé le vieil homme d'une façon assez nette, pour ne croire, à part eux, ni aux loups-garous, ni aux croquemitaines, alors, nous l'acceptons volontiers, car nous sommes peu disposés à rougir de nos croyances. « Ecquem tam amentem esse putas, qui illud quo vescatur deum credat esse? » (Cicéron, *De naturâ Deorum*, III, 16.)

§ IX

RÉSUMÉ ET CONCLUSIONS

> La jeunesse actuelle n'est ni athée ni matérialiste, elle est positive.
>
> M. E. Bersot (de l'Institut).

Pour arriver à déterminer d'une manière précise les ressources que les méthodes scientifiques peuvent offrir à la

philosophie, — pour nous mettre en état de profiter dans nos études sociales des conquêtes que la science a su faire dans le monde inorganique et dans le monde organisé, — il faudrait tout d'abord faire une étude spéciale de chacune des sciences particulières ; et tel est en effet le travail préparatoire que Comte prescrit aux philosophes qui veulent marcher dans la voie qu'il nous ouvre. Mais de même qu'on peut, et à juste raison, se dire théologien ou métaphysicien, c'est-à-dire catholique, musulman,... spiritualiste ou athée, sans avoir fait une étude complète de ces philosophies, et sans s'être familiarisé avec les connaissances que peut exiger leur perfectionnement, — de même, croyons-nous, on peut être *positiviste* (dans certaines limites du moins, à cause du vice radical de notre éducation) sans s'être adonné, d'une manière approfondie, au travail que comporte l'examen des différentes branches des connaissances humaines.

L'avénement du positivisme se trouve tellement, en effet, dans la nature des choses, il est lié d'une façon si intime au développement de l'esprit scientifique, il s'impose si naturellement à la société moderne, qu'on en rencontre aujourd'hui, de tous côtés, bon nombre de principes, acceptés volontiers, quoique non encore coordonnés entre eux.

Les observateurs attentifs peuvent constater ce fait ; un de nos adversaires reconnaît lui-même que le positivisme règne à l'état latent. — Dans ces conditions, pour éviter tout malentendu ultérieur, pour permettre à ceux qui sont nôtres de se rallier à nous, nous allons nous efforcer de résumer en quelques lignes, sans discussion, les principes fondamentaux par lesquels est caractérisée la philosophie positive.

L'examen de notre milieu social nous montre que le malaise qui pèse sur nous, que la démoralisation qui nous envahit résultent de l'incompatibilité avec les idées modernes des antiques croyances sur lesquelles on a jusqu'ici fait reposer la morale ; comme nous ne croyons pas à

l'efficacité d'une restauration de ces croyances, nous considérons comme urgent de rechercher, — en nous appuyant sur des faits observables, — des règles de conduite qui soient acceptées par l'homme avec la même évidence que les faits mêmes qui leur serviront de base.

C'est dans l'étude des sociétés que nous irons chercher nos principes ; nous ne croyons pas en effet que leur développement ne s'accomplisse qu'en vue d'un but invisible et sous l'action arbitraire d'une puissance surnaturelle ; nous ne croyons pas non plus que ce développement s'effectue au hasard, sans règles, à l'aventure ; — mais nous croyons que, comme tous les phénomènes terrestres, le développement social est soumis à des lois, qu'on peut arriver à déterminer à l'aide d'un mode d'observation et d'une méthode convenables.

Nous croyons que la science qui a su étudier les autre phénomènes, purement matériels ou humains, est apte à nous fournir des indications auxquelles nous devrons nous soumettre dans cette étude ; la sociologie, telle que Comte l'a créée, nous est un sûr garant de la possibilité de traiter ces questions d'une manière scientifique. — Par là, nous n'entendons pas dire que toutes les lois qui se rapportent aux phénomènes sociaux sont aujourd'hui découvertes, ni que le fondateur du positivisme n'a jamais erré ; nous entendons seulement que la sociologie, quoique imparfaite, a droit au titre de science.

En étudiant ainsi la société dans l'histoire, en étudiant, d'autre part, l'homme dans la biologie, nous mettrons en évidence les lois qui le régissent quant à lui, quant à la famille, quant à la société ; nous constaterons chez lui des tendances qu'il devra combattre, des facultés qu'il devra développer ; — au lieu de mettre la morale individuelle en contradiction avec la morale domestique et la morale sociale, — au lieu de lui apprendre à quitter, pour son Dieu, son travail, son devoir, sa famille et son pays, — nous établi-

rons ces morales dans une si entière dépendance relativement les unes aux autres, qu'au lieu de se contredire, elles se fortifieront respectivement; de sorte que, pour nous, l'homme idéal ne sera pas l'anachorète le plus inutile, mais le meilleur chef de famille, le citoyen le plus dévoué.

Dans ces études, nous devrons apporter une impartialité complète; abandonnant aux métaphysiciens l'absolu et les idées préconçues, nous analyserons l'histoire, en nous gardant de transporter dans tous les temps et dans tous les lieux les aspirations du présent. Telle institution est mauvaise ici, telle conception est aujourd'hui dangereuse; en résulte-t-il qu'elles l'ont été nécessairement toujours et partout? Nous n'imiterons pas ces philosophes qui, jaloux de liberté ou d'obscurantisme, torturent de plein gré les événements passés pour en tirer la vérification absolue de leurs théories; — autant vaudrait à un physicien étudier des phénomènes thermologiques, à l'aide d'un thermomètre dont il aurait à l'avance déplacé le zéro.

Dans la morale ainsi restaurée, dans l'évolution humaine ainsi définie régulièrement, la politique trouvera les indications les plus sûres. Les lois de la sociologie lui montrant les diverses actions que les éléments sociaux exercent les uns sur les autres, et les transformations qu'ils tendent à subir, elle sera en état d'établir, en connaissance de cause, les institutions les mieux appropriées à l'état actuel, les plus aptes à favoriser, sans secousse, le mouvement qui nous entraîne vers l'état prochain.

On le voit donc, — au moment où le discrédit des théories théologiques, où l'impuissance des hypothèses métaphysiques ne laissent plus à l'ancienne morale que l'influence qu'elle doit à sa vitesse acquise, — nous nous efforçons d'établir la morale moderne à l'aide de la seule méthode qui soit compatible avec l'esprit actuel de la société; — nous voulons édifier, sur des faits positifs, une morale individuelle, une morale domestique et une morale sociale, qui nous per-

mettent d'éviter l'anarchie que nous cotoyons et qui nous préservent du sort qui attendait les Romains, à la chute du paganisme.

Voilà notre but. — Qu'on nous juge et qu'on dise si nous ne sommes pas en droit de penser à Socrate quand on nous accuse de corrompre la jeunesse.

Imp. L. Toinon et Ce, à Saint-Germain.